

MÉMOIRE POLITIQUE CULTURELLE 2016 - MÉLANIE CARRIER

Pour une rapide mise en contexte, je suis scénariste, réalisatrice et productrice de longs métrages documentaires et cofondatrice de la boîte de production MÖ FILMS, basée à Québec (www.mofilms.ca). Depuis maintenant dix ans, moi et mon partenaire, Olivier Higgins, avons réalisé et produit des documentaires qui ont remporté près de cinquante prix à travers le monde, qui ont été diffusés dans plus d'une cinquantaine de pays, sur des chaînes telles ARTE, la RTBF, RAI, TSR, Al Jazeera et j'en passe, et qui ont rejoint des millions de téléspectateurs en plus d'être nominé, pour l'un d'eux, au feu *Gala des Jutra*. Je siège aussi sur le conseil d'administration du *Festival de cinéma de la ville de Québec* ainsi que sur la *Table de concertation de l'industrie cinéma et télévision de la Capitale-Nationale*. Tout cela pour vous dire que sans être une doyenne du cinéma documentaire au Québec, j'ai eu à naviguer dans les eaux parfois claires, souvent troubles, de la réalisation et de la production documentaire au cours de la dernière décennie.

Dans le cadre de cette tournée de consultations, je suis convaincue que plusieurs mettront de l'avant la difficulté que nous avons tous et toutes, dans le milieu, à financer nos œuvres qui, comme toute forme d'art, apportent un regard unique sur ce qu'est notre monde et l'invitent souvent à se réinventer.

Ce que je tiens à mettre de l'avant ici réside dans le fait qu'au Québec, bien que le cinéma documentaire soit le fondement de notre cinéma national et que les films que nous y produisons parcourent la planète-monde avec succès, on lui accorde une bien maigre attention, que ce soit au niveau médiatique, culturel, artistique ou financier. Cette réalité a une incidence directe sur la pratique de notre art, mais aussi sur l'intérêt suscité au sein même de la population. Un simple exemple : dans le cadre du *Gala du cinéma québécois* (feu *Gala des Jutra*), un seul prix est accordé au cinéma documentaire, celui du meilleur long métrage documentaire, alors qu'en fiction au moins 17 prix sont remis chaque année (de la meilleure réalisation, en passant par la meilleure direction photo, la meilleure direction artistique, le meilleur maquillage, la meilleure coiffure, etc.). Comme si, en cinéma documentaire, le travail exceptionnel des monteurs, des directeurs photo, des concepteurs sonores, etc., ne valait pas la peine d'être souligné. L'on accorde le « billet d'or » à la fiction s'étant le plus illustré au box-office, mais l'on ne souligne pas le succès du cinéma documentaire en salles, qui parfois est bel et bien au rendez-vous (*L'empreinte*, *Québécoisie*, *Alphée des étoiles*, *Chercher le courant*, etc.).

D'un point de vue médiatique, un rapide coup d'œil aux prédictions journalistiques à la veille du *Gala du cinéma québécois* ou même des *Oscars* vous permettra de constater l'importance que l'on accorde au cinéma documentaire. En effet, pas un seul journaliste ne mentionne ses prédictions dans cette catégorie et la majorité des revues de presse, au lendemain des Galas, ne mentionnent pas le lauréat en cinéma documentaire.

Il ne s'agit là que de simples exemples (alors qu'il y en a des dizaines) qui mettent en lumière la nécessité qu'un travail de fond et de sensibilisation soit fait autant au niveau médiatique, culturel, artistique, financier ainsi qu'auprès des institutions scolaires, afin de nous assurer que le cinéma du réel puisse continuer à vivre, à se réinventer et à influencer la course du monde. Comme le disait récemment le cinéaste Hugo Latulippe : « À mon avis, le cinéma documentaire tient le phare d'une vérité, d'une beauté. Toutes choses précieuses pour un peuple. Précieuses pour l'humanité. » Il serait triste que cette forme d'art s'éteigne à petit feu, faute de volonté sociétale.

Finalement, je voudrais porter à votre attention la difficulté que nous avons tous et toutes, en région, à vivre de notre art. Bien que des efforts soient faits afin de maximiser les chances des artistes hors Montréal dans la poursuite de leurs objectifs, la réalité est fort simple : tout se passe à Montréal. En documentaire par exemple, des associations aussi importantes que l'Association des réalisateurs et des réalisatrices du Québec, la SARTEC, DOC Québec, l'Observatoire du documentaire, Réalisatrices Équitables, Femmes du Cinéma, de la télévision et des médias numériques, la SODEC, l'ONF et j'en passe, sont toutes basées à Montréal. La très très grande majorité des activités de réseautage qu'elles organisent, des formations qu'elles donnent, des évènements ou des lancements qu'elles coordonnent se déroulent à Montréal, faute de moyens techniques et financiers leur permettant de les tenir également en région. Ce qui a bien évidemment une incidence sur les réalisateurs et les producteurs, même ceux résidant dans la Capitale-Nationale. Personnellement, je dois me déplacer constamment à Montréal afin de participer à certaines formations, afin de garder mon réseau de contacts « à jour » et afin de rencontrer les décideurs. Et bien sûr, je manque une panoplie d'occasions importantes, autant en tant que réalisatrice qu'en tant que productrice indépendante.

En conclusion, étant moi-même membre de plusieurs organisations, je sais que plusieurs d'entre elles mettront de l'avant la difficulté que nous avons tous et toutes à financer nos projets et conséquemment, à vivre de notre art. Un aspect fondamental à la survie du cinéma documentaire. Je trouvais pour ma part important de mettre en lumière, à titre personnel, quelques aspects de notre réalité qui autrement auraient pu passer sous silence.